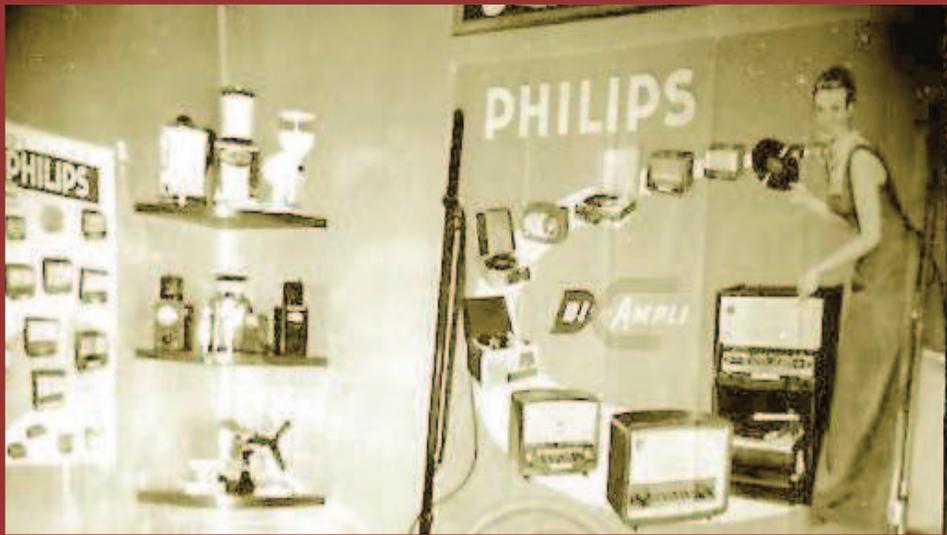
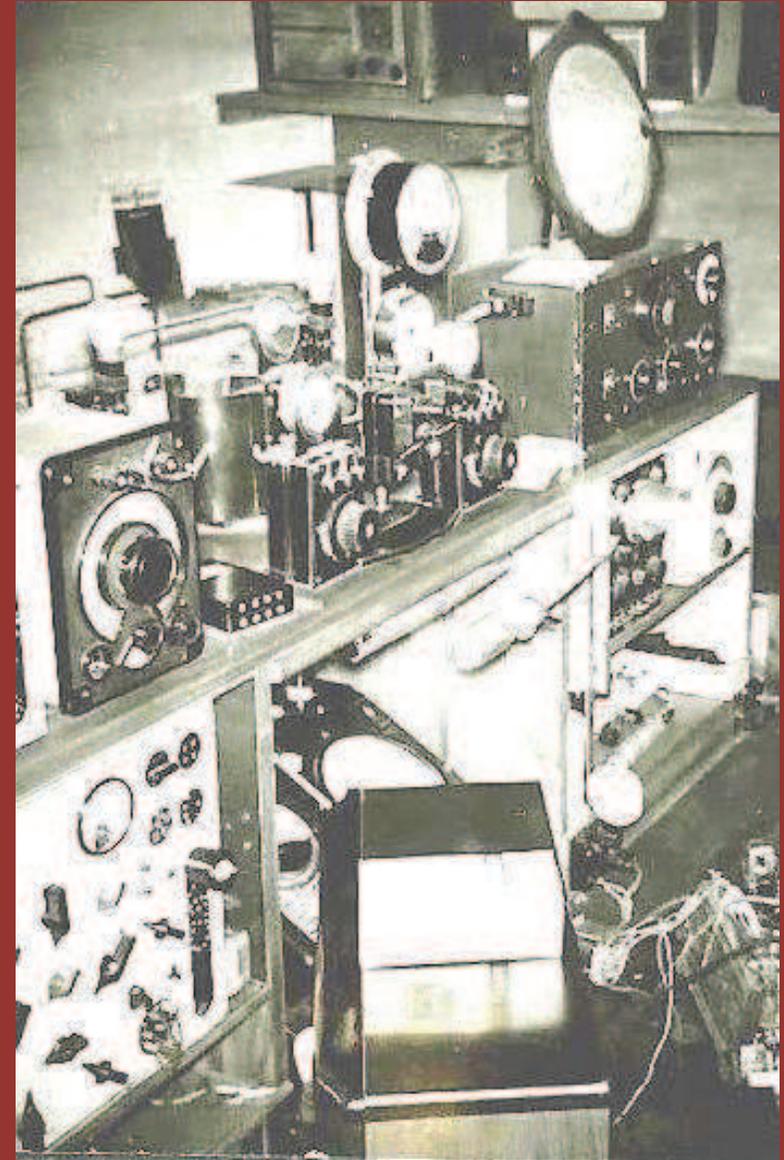


Trois personnes occupent la voiture : un haut gradé dont nous saurons plus tard qu'il est le commandant de la station Flater, un officier d'ordonnance lourdement armé d'un revolver et d'une mitraillette, une femme rousse de grande taille, très élégamment vêtue. Le véhicule est équipé d'une grande antenne et d'un « autoradio », ce qui est alors rarissime !

L'officier d'ordonnance s'enquiert sans courtoisie de « Herr Lacroix » sans donner aucun motif. Il parle assez mal le français mais le comprend fort bien. Mon père est absent, en déplacement pour l'usine Morreton et l'officier se satisfait de la réponse de ma mère. L'activité forcée imposée à l'entreprise par l'armée allemande donne alors une infime protection ! Mais, avant de repartir, l'officier annonce une nouvelle visite pour la fin de soirée et fait comprendre qu'il ne serait pas tolérable que Herr Lacroix soit alors absent.

Ma mère est absolument paniquée. Elle ignore tout du motif de la visite allemande mais c'est d'abord moi qui « pose problème » : je parle déjà assez bien, je ne suis pas timide, mais surtout j'imitai volontiers l'indicatif de la BBC en chantant « pom-pom-pom » que je martèle en frappant une boîte en carton et il m'arrive d'ajouter : « les français parlent aux français ». Le danger est donc réel. De surcroît, le poste de radio de la famille avec ses accessoires trône au milieu de l'atelier. Il faut le cacher absolument et m'éloigner !

Ma mère griffonne un petit mot qu'elle place en évidence sur la porte de la cuisine pour annoncer la redoutable visite et indique qu'elle se rend chez sa sœur, Jeanne Michel, qui tient une ferme au lieu-dit « Le Mont ». Malheureusement elle va largement sous-estimer la durée de la seconde visite de l'équipage allemand et, lorsque nous revenons, la voiture est à nouveau garée en travers de l'allée Dominique Morreton. La femme est seule ; elle fume en écoutant la radio et elle nous dévisage assez aimablement. Aujourd'hui encore, je revois son visage et son sourire, surtout en visionnant un film de Marlène Dietrich ! Ma mère me traîne au fond de notre petit jardin et elle veille à ce que je ne dise pas un mot.



Images du magasin de l'Impasse Paparel-(Ie)

Elle m'occupe comme elle peut. Au bout d'une heure qui ressemble à l'éternité, la voiture allemande reprend enfin à très vive allure le chemin du centre-ville.

Bien plus tard mon père - qui parlait peu et jamais pour ne rien dire - m'expliquera que cette visite fut extrêmement pénible. Le commandant Reiff lui avait amené un volumineux récepteur de radio de marque Telefunken : boîtier luxueux en palissandre, technologie sophistiquée alors inconnue en France, touches mécaniques permettant une sélection automatique de dix stations, haut-parleur de grande dimension, tubes électroniques nombreux et déjà miniaturisés. L'appareil émet un bourdonnement sourd qui rend la réception inaudible. La panne est banale et alors très courante : les condensateurs qui protègent les tubes du courant alternatif de l'alimentation extérieure ont « claqué ».

Mon père est stupéfait par cet objet technologique dont il ignore tout. Il est totalement différent des récepteurs Ducretet, Marconi, Sonora, Philips, qui sont les plus commercialisés en France. Il faudra plus de dix ans pour qu'il retrouve la même technologie dans un récepteur Philips, importé de Hollande !

Les allemands ont apporté avec eux une valise qui contient toute les pièces de remplacement nécessaires mais il faut les souder sur les circuits après un démontage du châssis. Les outils dont dispose Joseph Lacroix sont inadaptés à la miniaturisation de l'appareil. Wolfgang Reiff s'impatiente : il considère que mon père fait preuve de la plus excessive mauvaise volonté et il se fait très menaçant. Il parle de sabotage et il le dit en français ! Son ordonnance s'est placée à l'extérieur de la pièce dont elle bloque la porte. Plus d'une heure de travail sera nécessaire pour que Radio Berlin soit finalement à nouveau correctement reçu, avec une qualité de son qui stupéfiera mon père. Reiff est un mélomane averti : il pourra écouter en soirée le concert donné par la Philharmonique de Berlin, diffusé en direct.

Après la fin de la guerre, Joseph Lacroix reprend et poursuit sa petite activité commerciale et surtout assure de très nombreux dépannages, y compris d'appareils vendus par son concurrent Monsieur Grataloup, installée Rue Lafont où il vend surtout des vélos et quelques récepteurs de radio qu'il ne sait pas dépanner !



Mon père conduit cette activité chaque soir et durant les fins de semaine en dehors de sa fonction principale aux Etablissements Morreton ; son patron Jean-Pierre Morreton fera toujours preuve d'une grande bienveillance à l'égard de ce second métier, ce qui n'allait pas de soi !

A la veille des années 1960, Joseph Lacroix interrompt son activité ; il clôt sa petite boutique, sans chercher à la revendre. Monsieur Dubois s'est installé dans la Grande Rue : il propose un très large choix de récepteurs. Les magasins spécialisés commencent également à se développer à Saint-Etienne : les chazellois s'y rendent en fin de semaine. Les transistors ont définitivement remplacé les tubes électroniques et les cartes sur lesquels ils sont implantés ne se « réparent » pratiquement pas, sauf à disposer d'équipements onéreux, non rentables dans une ville comme Chazelles.

Mais surtout, la télévision - avec sa chaîne unique - s'est imposée partout. Le puissant émetteur du Mont Pilat très bien reçu à Chazelles – on le voit depuis la route du « Grand Tour » a démarré en 1955. La technologie de la télévision et celle des téléviseurs passionne évidemment mon père mais l'activité commerciale qui lui est associée est très contraignante : il faut arpenter les toits pour poser les antennes, les téléviseurs sont très lourds et volumineux. Il faut aussi les dépanner sur place, car les clients ne supportent (déjà !!) pas d'être privés d'image, ne serait-ce qu'une soirée. De plus, les pressions commerciales croissantes de la société Philips, tournée vers la rentabilité à tout prix, l'indisposent fortement.

Le local de son magasin est alors repris par la propriétaire, Madame Guyot, une vieille dame élégante qui tient presque en face de l'impasse Paparel, dans la Grande Rue, un charmant petit commerce de jouets où j'ai acheté beaucoup de billes de verre et d'agates. Elle le reloue aussitôt mais pour en faire un appartement, ce qu'il est encore aujourd'hui je crois !

Claude Lacroix
Juin 2015